

24 images

24 iMAGES

Catharsis

Chili, la mémoire obstinée de Patricio Guzman

Gérard Grugeau

Number 90, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23736ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1998). Review of [Catharsis / *Chili, la mémoire obstinée* de Patricio Guzman]. *24 images*, (90), 51–51.

Tous droits réservés © 24 images, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



L'Histoire en marche. Cinéma et politique, même combat!

CATHARSIS

PAR GÉRARD GRUGEAU

Il y a dans *Chili, la mémoire obstinée* de Patricio Guzman une séquence exemplaire et bouleversante. Dans les rues de Santiago, une fanfare composée de jeunes entonne *Venceremos*, l'hymne du parti de l'Unité populaire qui, allié aux communistes, porta démocratiquement au pouvoir Salvador Allende en 1970. Vingt-quatre ans se sont écoulés depuis le coup d'État militaire du général Pinochet qui, le 11 septembre 1973, mit sinistrement fin à l'expérience chilienne d'un socialisme à visage humain tel que prôné alors par le gouvernement marxiste d'Allende. Expérience «noble» s'il en fut qui, pour bien des hommes et des femmes de gauche en Occident, était à l'époque porteuse de tous les espoirs d'une société meilleure à construire. Au passage de la fanfare, la rue s'anime. Le temps de quelques accords, la chape de béton du silence imposée aux Chiliens pendant un quart de siècle saute et libère son cortège d'émotions. Joie, pleurs, inquiétude, peur: tout le refoulé de la mémoire d'un peuple soudainement réactivé remonte et s'expose au grand jour sous l'œil interventionniste de la caméra. C'est en

fait à ce délicat travail de dévoilement et d'exorcisme d'un passé douloureux que Patricio Guzman convie ses concitoyens et, plus particulièrement, la jeunesse de son pays en revenant aux sources avec son ami Juan qui, au lieu de convoler en justes nocces ce fameux 11 septembre 1973, se retrouva à défendre le palais présidentiel bombardé.

Ce passé, Guzman le connaît bien lui aussi pour en avoir été l'un des acteurs privilégiés. Il en a fait jadis un film, *La bataille du Chili*, qui témoignait sur le terrain de «la révolution en marche, ouverte et pacifiste» entreprise par Allende et interrompue dans le sang par la dictature et la CIA. Sorti clandestinement du pays et interdit de projection au Chili depuis lors, le film a survécu comme une trace farouche de la mémoire obstinée d'un peuple dépossédé de sa propre histoire. Et aujourd'hui, c'est ce ruban de pellicule empreint de tant de folles espérances et de désillusions amères que le cinéaste présente aux siens et à la génération montante. Le film dans le film devient ainsi la pièce manquante d'un passé occulté ou falsifié par l'histoire officielle. Une terrible

pièce à conviction contre la barbarie, en même temps que le fil rouge d'un rêve collectif naufragé, qui permet aux anciens camarades d'évoquer le souvenir des «disparus», de panser les plaies encore vives, et surtout de libérer la parole pour dépasser la douleur, la rage, et sortir de l'amnésie. La mémoire, comme le dit dans le film Ernesto Malbran en s'interrogeant sur les racines latines du mot, doit «repasser par le cœur» pour s'éveiller de nouveau. Et ce n'est qu'au prix de ce double passage et donc, en revivant les brûlures de l'Histoire (voir les séquences avec les étudiants), que le passé peut être véritablement intégré dans toute sa dimension traumatisante et l'avenir, envisagé sur de nouvelles bases plus saines. En favorisant l'abréaction, la décharge émotionnelle, le cinéma à travers la projection de *La bataille du Chili* agit ici comme instrument de catharsis (mot grec signifiant purgation, purification) et comme passeur ou gardien de la mémoire historique de l'humanité. En s'appuyant sur ses images-chocs d'un passé mis à mal, ainsi que sur divers documents d'archives et autres témoignages, *Chili, la mémoire obstinée* reconstruit avec compassion l'album de famille d'un peuple, qui renvoie métaphoriquement à celui dont la veuve d'Allende a été elle-même dessaisie. C'est par ces ponts qu'il établit constamment entre le passé et le présent, par ces liens qu'il tisse subtilement entre l'individuel et le collectif que le film de Patricio Guzman nous atteint droit au cœur. Comme les notes tremblotantes de la *Sonate au clair de lune* de Beethoven jouées d'une main mal assurée par le vieil oncle du cinéaste. Il y a jusque dans ces notes hachurées comme un rappel des échos lointains d'un passé meurtri qui n'en finit pas de frapper aux portes du présent pour épancher son infinie mélancolie. Symboliquement, c'est dans cet entre-deux, dans cet espace à conquérir entre la lourdeur des silences et la fulgurance de la parole retrouvée que la mémoire et le cinéma triomphent de l'oubli. ■

CHILI, LA MÉMOIRE OBSTINÉE

Québec-France 1997. Ré.: Patricio Guzman. Ph.: Éric Pittard. Son: Boris Herrera. Mont.: Hélène Girard. Mus.: Robert M. Lepage. 58 minutes. Couleur. Prod.: ONF, Les Films d'Ici (France) et La Sept ARTE. Dist.: ONF (pour l'Amérique du Nord).